Du souffle

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 42

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-206369

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

venu, l'ennui le plus lithurgique, le plus aride, le plus exangue qui soit. Le plus douloureux pour lui et pour les autres.

Et l'*égoïste*, qui mène trop petite vie, qui ignore les autres, qui réprouve la sympathie et ne vous parle que de lui-même et de ses maux. Et le *blasé*, ennuyé par satiété de plaisir, par épuisement, par dégoût. Il a l'ennui du plaisir, l'ennui de la richesse, l'ennui de l'étude, l'ennui de tout. Il ne désire rien. Or, si tant désirer est un tourment, ne rien désirer est un malheur. Il se détourne du travail et de l'effort; pis encore, dans les distractions variées qu'il recherche, il garde ses habitudes mentales de dénigrement et de satiété et se rend ainsi incapable de s'intéresser sérieusement à rien. Celui-ci vient frapper à votre porte pour vous soumettre un projet, une idée. Vous l'encouragez. Il s'en va avec de bonnes paroles. Huit jours après, il revient :

— Eh! bien, et ton projet? demandez-vous.

— Peuh! je n'y pense plus; je cherche autre chose.

Et il étouffe un bâillement.

Mais l'énumération serait encore longue des ennuyés qui vous harcèlent sans que le sacrifice à eux consenti de quelques heures, par ci par là, leur soit d'une utilité visible. Je n'en veux plus citer que deux. Ils sont communs parmi les jeunes de notre époque. Je ne les crois pas incurables, parce que leur attitude n'est pas exempte d'un certain cabotinage et leur verbe d'une certaine littérature. Ce sont : 1° le sceptique; 2° celui qui s'ennuie par « sentiment du néant de la vie ».

Quels déplorables sots et énervants personnages. Vous les connaissez Le premier a pris à tâche d'exterminer chez les autres comme chez lui-même, toute illusion, toute espérance, toute croyance en toutes choses. Il s'efforce à percevoir et à systématiser tout ce qu'il y a de vrai, de banal, d'inévitable dans les actes humains. Il cherche les causes mauvaises et vulgaires de toutes les œuvres matérielles et morales. Il ne croit à aucun bon sentiment; il disèque chaque phrase; il ôte la saveur au sel et le parfum aux fleurs. On peut dire que la joie est morte là où le septique a raillé. Et malgré cette perpétuelle et douloureuse moquerie, malgré cet irrespect invincible, cet homme s'ennuie, cet homme gémit, cet homme ennuie les autres.

Son frère en ce genre de « travail », c'est le brave garçon qui a considéré le néant des choses et « l'inanité de la vie ». Rien ne m'est plus, ne m'est rien, dirait-il en sa très profonde et très subtile sagesse : et il vous accable d'interrogations pitoyables : « A quoi bon? » – « Dans quel but? » — « Pourquoi faire? ». Toute œuvre est inutile, toute pensée superflue. La vie ne vaut pas qu'on la vive, etc., etc. — Oh! le vilain merle, et comme on le voit partir avec soulagement! Et comme alors on sifflote avec joie ce vieux refrain de la vingtième année :

Si la tristesse est trop forte,
Si l'ennui vous pèse au front,
Mettez tous deux à la porte
Les amis le chasseront!
Oui, les amis le chasseront!
Prenez parfois dans la vie
Pour compagnon la folie
Et, pour guide du chemin,
L'Amitié, le verre en main.

LE PÈRE GRISE.

Potage nuptial. — Voici une recette provençale.

Voulez-vous connaître le potage qui est de rigueur en tout dîner de noce qui se respecte dans les villages provençaux?

« Mettez dans une marmite un kilo de bœuf provenant de la culotte, la moitié d'un gigot de mouton, du côté du manche, et une poule. Faites bouillir, écumez et garnissez avec carottes, navets, poireaux, céleri, oignons piqués de clous de girofle et deux gousses d'ail, salez et laissez cuire. Passez ensuite le bouillon dans une casserole, jetez dedans du riz bien lavé et laissez cuire lentement. Au milieu de la cuisson, ajoutez une bonne pincée de safran. »

Un vrai festin à elle toute seule que cette soupe de mariage!

La bibliothèque éternelle. — En quoi faut-il relier les livres que l'on tient à conserver longtemps et à transmettre intacts à ses héritiers?

La question vient d'être résolue par l'enquête qu'a ouverte une société de bibliophiles.

Le veau et le cuir de Russie ne sont pas à conseiller, paraît-il, sous le rapport de la durée. Au contraire, le maroquin, la peau de porc et, de préférence, la peau de truie sont pour ainsi dire inusables. Le bon parchemin peut être aussi employé dans certains cas.

Les directeurs de trente-neuf bibliothèques, qui ont été consultés, ont tous reconnu, en outre, que l'éclairage au gaz détériorait rapidement les meilleures reliures, et que l'électricité, à ce point de vue, était bien préférable.

A L'ÉCOLE

A l'issue de la dernière réunion des maîtres secondaires, M. Raphaël Lugeon, professeur de dessin, a fait à ses collègues une très intéressante conférence sur l'*Art à l'école*. Il convertit si bien son auditoire qu'une société en est résulté, qui se donne pour tâche d'encourager et de faciliter par tous les moyens en son pouvoir la décoration artistique des bâtiments scolaires.

A ce propos, et bien qu'il ne s'agisse plus ici d'art, mais plutôt d'histoire et de patriotisme, qu'on nous permette de signaler l'exemple très louable donné par un modeste instituteur de village français.

Le directeur de l'Ecole normale de Nîmes accompagnait un inspecteur général en tournée dans un département du centre.

Arrivés dans le village en question, ces fonctionnaires se présentent à l'école des garçons pour la visiter. Ils ne trouvent personne dans la cour. La classe est commencée. Ils lèvent les yeux sur la façade de l'école et ils y aperçoivent un drapeau français.

— Nous sommes attendus, dit l'inspecteur général, voyez, votre instituteur s'est mis en frais pour nous recevoir.

Cependant la visite des personnages officiels n'était point annoncée.

On interrogea plus tard l'instituteur :

— Que signifiait ce drapeau mis au-dessus de la grande porte?

— Mais c'était le 30 mai.

— Le 30 mai... Et puis?...

— Oui, le 30 mai, et si vous l'aviez bien regardé, ce drapeau, vous auriez vu qu'il était incliné et cravaté d'un crêpe.

— Pourquoi?

— Parce que c'était l'anniversaire de la mort de Jeanne d'Arc.

Ce brave maître, cet excellent Français mettait un drapeau sur la porte d'entrée de son école à toutes les grandes dates de l'histoire. S'il s'agissait d'un souvenir heureux, le drapeau était fièrement déployé. Si, au contraire, la date était celle d'un malheur national, le drapeau était en berne, portait un crêpe.

Dans le même ordre d'idées, cet instituteur avait également imaginé d'inscrire en beaux caractères rouges sur les murs de la classe les dates glorieuses, et à côté, en lettres noires, en lettres de deuil, les noms malheureux, les jours néfastes.

Aussi les enfants de ce village savaient-ils leur histoire; pour eux la patrie n'était pas une vaine abstraction; ils avaient le patriotisme raisonné, par conséquent exalté au suprême degré. Dans cette école il y avait une âme, et l'éducation y était vraiment nationale.

Equivoque. — Un monsieur prend un journal et paye avec une pièce de deux francs.

La marchande. — Je n'ai pas de monnaie: vous payerez demain en passant.

Le monsieur. — Et si je suis écrasé aujourd'hui?

La marchande. — Ah! bien! la perte ne serait pas grande.

Coquins d'enfants. — Bébé après avoir regardé longuement sa grand'mère :

— Grand'mère, est ce que tu étais déjà vieille quand tu étais petite?

Cuiller à sucre. — Catherine est une jeune campagnarde nouvellement entrée en condition chez Mme G... Dernièrement, on était au dessert :

— Catherine, vous avez encore oublié de donner la cuiller pour le sucre en poudre.

— Mais, madame, c'te cuiller, elle fuit.

DU SOUFFLE

DIABLE! il faut avoir bon souffle pour parler l'allemand. Jugez-en.

Chez les Hottentots, *Hottentoten*, les kangourous, *Beutelratte*, se trouvent en grand nombre. Beaucoup sont capturés et mis dans des cages, *Kotter*, munies d'une couverture, *Lattengitter*, qui les met à l'abri du mauvais temps. Ces cages s'appellent donc en allemand *Lattengitterkotter*, et le kangourou captif prend le nom de *Lattengitterkotterbeutelratte*.

Un jour, on arrêta un assassin, *Attentater*, qui avait tué une Hottentote, *Hottentotenmutter*, mère de deux enfants hébétés et bègues, *Stottertrottel*. Cette mère, en bon allemand, avait droit au titre de *Hottentotenstottertrotelmutter*, d'où il suit que, de son côté, l'assassin prend le nom d'*Hottentotenstottertrotelmutterattentater*.

Le meurtrier fut enfermé dans une cage à kangourou, *Beutelrattenlattengitterwetterkotter*, d'où il réussit à s'évader. Mais il ne tarde pas à retomber dans les mains d'un Hottentot, qui se présenta tout joyeux au chef du district.

— J'ai pris le *Beutelratte*, dit-il.

— Lequel? fit le juge.

— L'*Attentater lattengitterwetterkotterbeutelratte!* balbutia l'indigène.

— Mais, nous en avons plusieurs!

— C'est, acheva à grand'peine le malheureux, l'*Hottentotenstrottertrottelmutterattentater*.

— Alors, vous ne pouviez pas dire tout de suite que vous aviez pris le *Hottentotenstrottertrotelmutterattentaterlattengitterwetterkotterbeutelratte!*

Ouf!

Jeu de patience. — Un physiologiste dont le nom est ignoré, mais grande la patience, a compté un à un les cheveux d'une centaine de ses amis et connaissances, — opération qui n'a pas duré moins d'une semaine par personne, — et il a trouvé qu'en moyenne les rousses et les roux avaient environ quatre-vingt-dix mille cheveux sur la tête, les brunes et les bruns à peu près cent neuf mille, les blondes et les blonds au moins cent quarante mille.

*

Et puisqu'il est question de cheveux, voici encore un petit fait qui intéressera certainement nos aimables lectrices.

Non seulement la coiffure des Japonaises leur sert à indiquer leur âge, mais encore à désigner les filles à marier, les veuves consolables et inconsolables.

Les jeunes filles à marier se coiffent très haut sur le devant de la tête et tressent leurs cheveux en forme d'éventail ou de papillon, les sèment de cordes d'argent ou de petites boules coloriées.

Une veuve qui cherche un second mari tord ses cheveux autour d'une épingle en écaille placée horizontalement derrière la tête.